

sur une zone de trente pieds entre la rivière et la naissance des hautes roches. Cette langue de terre s'appelle un *claim*. Chaque compagnie de chercheurs d'or en possède un. Reconnaît-on que le *claim* est mauvais ou qu'il est épuisé, on est obligé d'en chercher un autre qui n'appartienne encore à personne. Dans cette vallée, il n'y aura rien à trouver pour nous, mon garçon.

— Où irons-nous, alors ?

— Remarquez, messieurs, que les rochers en amont et en aval de la rivière se rapprochent et enferment cette plaine comme un bassin. Quand on traverse ce défilé, les roches s'écartent de nouveau et forment d'autres bassins dont le sol, formé par les alluvions, renferme aussi plus ou moins d'or. Nous serons obligés de monter plus haut vers la rivière, jusqu'à ce que nous rencontrions un endroit favorable qui ne soit pas encore pris. Je crois que nous pourrions réussir en nous éloignant d'une lieue ou deux de cette vallée. Là, nous trouverons le *placer* qui m'a été désigné par les Français que nous avons rencontré en route. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de dresser ici nos tentes jusqu'à demain matin.

— Ici, sur la montagne ? murmura Donat. Pourquoi pas en bas, près des autres ? Oh ! j'ai envie de dormir sur l'or !

— Nous ne trouverons probablement pas de place libre, en bas. Le bois y sera très rare et notre mulet n'y trouvera pas de nourriture. Pourquoi descendre, quand demain nous serions obligés de gravir de nouveau cette montagne pour reprendre notre route ?

— Pourquoi je voudrais bien aller voir ce qui se passe dans les placers, dit Koozeman. Voici mon projet : Nous tirerons au sort. Deux d'entre nous resteront ici, pour dresser la tente et garder les bagages et les instruments. Les quatre autres pourront aller aux placers et aux stores. Ici, il n'y a pas tant à craindre, surtout quand on n'a pas d'or.

On adopta la proposition. Creps et le mulet furent désignés par le sort pour rester. Les autres se hâtèrent de jeter leurs havre-sacs, donnèrent leurs fusils à garder à leurs camarades et tâchèrent de trouver un endroit par où ils pussent gagner la vallée.

— Je vois là-bas, dit le Bruxellois, une crevasse profonde qui a été pratiquée dans les rochers jusqu'au sol de la vallée, par les inondations de la saison des pluies. Nous descendrons dans la plaine le long du lit de cette cascade. Nous avons le temps et nous ne devons pas nous presser.

Ils suivirent pendant quelque temps le bord des rochers ; puis ils furent obligés de retourner assez loin sur leurs pas pour chercher le commencement du lit du torrent. Quand ils l'eurent trouvé, ils descendirent une montagne rapide, où l'on risquait à chaque moment de se rompre le cou. Cependant ils atteignirent enfin le vallon et continuèrent lentement leur route.

En passant devant un puits abandonné, le baron ramassa une poignée de terre, et l'ayant examinée, il s'écria avec stupéfaction :

— De l'or ! je vois de l'or !

— De l'or ! je vois de l'or !

— De l'or ? Oh ! laissez voir ! laissez voir ! s'écria Kwik, la poitrine haletante. C'est vrai, de l'or ! de l'or ! Cela brille parmi le sable.

— Pourquoi ne resterions-nous pas ici ? demanda Victor ?

— En effet, ajouta Donat puisqu'on y ramasse l'or avec la main.

— Ce trou se trouve dans le *claim* des hommes qui sont occupés devant nous à laver la terre dans l'eau, dit Pardoës. Ils ne nous permettraient pas de travailler ici. Écoutez, ils crient que nous devons partir. Allons, venez, ne perdons pas notre temps, messieurs. Ce que le baron a là dans la main, c'est du sable qui a déjà été lavé. De semblables paillettes ne signifient rien. L'or est presque mélangé partout avec la terre ; mais la difficulté consiste à trouver un endroit où le sable contienne assez d'or pour donner un bon salaire.

Ils avancèrent en causant jusqu'à la rivière et restèrent à regarder pendant quelque temps quatre hommes qui étaient occupés à secouer une grande claie pleine de terre aurifère, pendant que deux autres y versaient continuellement de l'eau.

Lorsqu'enfin on ouvrit la claie pour en ôter l'or lavé, Donat recula stupéfait.

— Bonté du ciel, s'écria-t-il, c'est tout or là dedans ! Jusqu'ici, j'ai toujours cru que nous avions été trompés ; mais maintenant il faut bien croire ce que je vois de mes propres yeux... Ah ! ah ! Anneken, un sac à froment, un châteaun, hurra ! hurra !

Et il fit quelques folles cabrioles et se mit à battre des mains avec une joie aussi bruyante que s'il eût déjà possédé les trésors rêvés. Les chercheurs d'or le regardèrent avec un sourire légèrement railleur mais sans interrompre leur rude travail.

Une expression joyeuse parut pour la première fois sur le visage du baron, dont les yeux étincelaient.

— Ces hommes, en effet, ne sont pas tout à fait malheureux, dit Pardoës ; mais ne vous trompez cependant pas sur la quantité d'or que vous avez vu briller dans la claie. Ce qui a rendu Donat à moitié fou peut avoir une valeur de quinze à vingt dollars ; pas davantage ; c'est le fruit de presque toute une journée de travail. Ils sont cinq. Donc, pour chacun à peu près quatre dollars.

Le baron hochait la tête avec une amère déception et retomba dans son mutisme habituel. Cependant l'or qu'il voyait briller à chaque pas exerçait une influence étonnante sur son esprit ;

enfin, animé par un espoir mystérieux, il sembla plus gai et plus communicatif.

Nos amis se promenaient pendant quelque temps de tous côtés entre des gens qui étaient occupés à creuser et à laver l'or. Le Bruxellois interpella tantôt l'un, tantôt l'autre, et demanda des explications sur la possibilité de trouver encore un *claim* libre dans cette vallée. Et il acquit la conviction qu'il ne leur restait plus qu'à remonter la rivière.

Quelques hommes qui paraissaient trouver beaucoup d'or, voulaient vendre leur *claim* pour mille dollars ; mais comme Pardoës et ses amis ne possédaient à eux trois que quinze dollars, ils durent naturellement refuser cette offre, quelque avantageuse qu'elle semblât.

Ils arrivèrent aux stores et regardèrent pendant un instant, loin de la cohue, la population bizarre qui s'agitait dans tous les sens. Tous étaient très sales ; leurs barbes qu'ils ne rasaient ni ne peignaient jamais, cachaient presque entièrement leurs figures, et leurs longs cheveux tombaient sur leurs épaules en boucles épaisses et pleines de terre. La plupart portaient pour tout vêtement une chemise de flanelle rouge ou bleue, et un pantalon bouclé sur les reins par une courroie. Quelques-uns avaient de grandes bottes, d'autres de grands souliers, beaucoup couraient nu pieds. Mais ce qui ne manquait à personne, c'était la ceinture avec un ou deux revolvers ou, du moins, avec un grand couteau.

Si l'extérieur de ces hommes était peu séduisant, leurs manières et leurs paroles étaient encore plus repoussantes ; ils juraient horriblement et échangeaient des plaisanteries grossières et des mots ignobles qui attirèrent un sourire de mépris sur les lèvres du baron et firent frissonner Victor de dégoût. Il était aisé de voir que la plupart de ces gens étaient échauffés par la boisson ; on en remarquait même qui avaient tellement perdu la conscience d'eux-mêmes, qu'ils laissaient leurs jambes balayer la terre, pendant qu'ils étaient moitié portés, moitié traînés par leurs amis. Ici, on entendait des malédictions ; là, étincelaient les couteaux menaçants ; plus loin encore le bruit du revolver annonçait peut-être un double assassinat ; mais personne tournait la tête, et tous se promenaient sans s'inquiéter de ce que faisaient les autres.

— Fortune aveugle ! grommela le baron avec dégoût, elle distribuera ses faveurs à cette ignoble race de gueux.

— Vertueux ! s'écria Kwik, si je ne savais pas où je suis, je croirais que nous sommes en enfer ! Quel tas de diables ! Les gens de San Francisco sont des anges en comparaison de ceux-ci ! Dis, Pardoës, si nous partions d'ici ? Il n'y fait pas bon et je voudrais vivre assez longtemps pour chercher beaucoup d'or...

— As-tu encore peur ? dit le Bruxellois en riant. Je croyais que tu n'avais peur que des revenants.

— Eh bien, eh bien, il ne faudrait, pardieu, pas de grands efforts pour prendre ces horribles ribauds pour des revenants.

— Je crois, ami Pardoës, que Kwik a raison, dit Victor. Je sens également peu d'envie de me mêler à cette foule de gens grossiers.

— Bah ! bah ! dit le baron, il nous faut voir ce qui se passe dans les stores. C'est peut-être dangereux ; mais, si c'est nécessaire, nous jouerons du revolver et nous abatrons, pour les saluer, deux ou trois de ces sales coquins.

— Oui, c'est bon, baron, grommela Donat, chacun pour soi. C'est pour moi vouloir pas mort encore.

— Venez et ayez confiance dans mon expérience, dit le Bruxellois en s'approchant d'une boutique. Ne parlez à personne, ne vous mêlez de rien et faites comme les autres ; cela veut dire ; passez votre chemin sans vous détourner.

(La suite au prochain numéro.)

LOURDES

Lourdes vient de rentrer dans sa période habituelle de calme ; la saison des grands pèlerinages est terminée.

On ne voit plus arriver ces nombreuses caravanes qui envahissent la petite cité, et lui donnent une animation à la fois si pittoresque et si touchante.

Mais cet aspect nouveau n'est pas dénué d'un certain charme : si l'enthousiasme, facile à se développer au sein des foules, fait défaut, en revanche le recueilliement paisible et silencieux qui caractérise les méditations solitaires s'accroît davantage.

Il y a toujours, en ce moment, de quinze à vingt pèlerins prosternés dans la grotte ou à ses abords. On prie avec ferveur, et sans faire attention à ses voisins ; on se prosterne, on baise la terre, suivant le commandement de l'Immaculée à Bernadette ; quelques-uns prient à genoux ou debout, les bras en croix ; on approche ses lèvres avec respect de la partie du rocher où eut lieu l'apparition mystérieuse ; on récite le chapelet, on prie les uns pour les autres, on prie pour ceux qui ne prient pas, on implore la miséricorde divine et la

clémence de la Vierge pour l'Eglise et pour la France, hélas ! si cruellement éprouvées, et que menacent encore, il ne faut pas se le dissimuler, de plus affreuses calamités.

C'est le soir surtout, quand un plus profond silence s'est fait, quand, dans la ville près de s'endormir, toute agitation a cessé, que la grotte prend en quelque sorte une physionomie plus émouvante ; le bruit des flots du Gave se mêle aux soupirs discrets des pèlerins ; l'air frais, quelquefois glacé, n'interrompt pas cette supplication perpétuelle.

La grille qui protège le sol sacré est déjà sermée que les lumières brillent encore. Deux et parfois trois candélabres, chargés de cierges, projettent leurs rayons lumineux au loin dans l'obscurité croissante.

Leur éclat se perçoit très distinctement de la rive opposée, que sillonne le chemin de fer, et les voyageurs que la vapeur amène vers le sanctuaire de Lourdes, où ils iront prier demain, ont déjà la vue de ce lieu béni, et éprouvent comme l'avant-goût des consolations qui leur seront bientôt prodiguées.

* *

Bien que les hôtels se vident à vue d'œil, il reste encore des représentants de tous les pays ; on y parle toutes les langues, mais le français est l'idiome que les étrangers préfèrent. Nous avons entendu, à l'hôtel des Pyrénées, en Russe et un Hollandais converser dans la langue qui n'est plus seulement la langue de la diplomatie, mais qui est devenue apparemment celle de la dévotion.

Toute une colonie de compatriotes s'est attardée à l'hôtel de la Grotte. Mme de Guise, la comtesse de la Houssaye, etc., forment une sainte ligue pour soulager les misères corporelles ou spirituelles, pour fléchir la colère d'en haut par un redoublement de prières et de bonnes œuvres.

Beaucoup de pèlerins sont pauvres, sont infirmes ; ils ont besoin d'aide pour descendre dans la piscine. Les riches et les forts prêtent assistance aux pauvres et aux débilés. Nous connaissons des actes de cette chrétienne confraternité.

* *

Au nombre des visiteurs de la grotte nous avons remarqué un lieutenant de l'armée française, Breton d'origine, et qui porte un nom historique.

Affligé d'une maladie qui le prive de l'usage de ses jambes, il se fait traîner dans un petit chariot devant l'image de la Vierge, et il attend avec confiance que les forces lui reviennent pour reprendre son service. Son état, dit-on, s'est amélioré.

C'est vraiment un excellent pays que ce coin de terre où s'élève la cité de Lourdes, et l'on s'explique que la mère de Dieu l'ait choisie pour se montrer.

Les mœurs y sont simples et pures, on y pratique la religion. Il ne paraît pas que les idées d'indépendance et d'insubordination chères à notre siècle y soient en faveur.

Dans la campagne, les enfants vous disent bonjour ; si vous rencontrez leurs pères et que vous leur adressiez la parole, ils s'arrêtent, lèvent leur bêt-t traditionnel, et vous répondent avec politesse et déférence ; nulle trace, chez eux, de cette froideur frisant l'insolence qui rend parfois si déplaisant l'abord du paysan dans le voisinage des grandes villes.

On lie aisément, familièrement, mais avec respect, conversation avec vous, et l'on vous donne les renseignements que vous demandez avec une complaisance inépuisable.

La foi et les qualités aimables qui l'accompagnent règnent toujours dans la contrée.

* *

Chose étrange ! il n'y a point ou presque point de libres penseurs dans ce pays. Le petit nombre de ceux qui existent n'y jouit d'aucune influence.

Ils ont pourtant dominé naguère ; c'était pendant la période qui s'étendit de 1830 à 1870.

La chute de l'empire a naturellement

amené au pouvoir ses adversaires, qui étaient très bons catholiques, croyants et pratiquants ; ils l'occupent encore aujourd'hui.

Il en résulte que Lourdes offre ce spectacle, peut-être unique, d'un conseil municipal dévot et républicain. On n'a jamais bien pu se rendre compte des raisons qui avaient porté les fortes têtes de l'endroit à épouser si chaudement la cause de la République ; elles ne le savent peut-être pas bien elles-mêmes.

Probablement les opposants tenaient pour la République pour faire pièce à l'empire, qui les avait mis à l'écart.

Ces braves gens enragent de voir les coryphées de leur parti s'en prendre à la religion, que tout bon Lourdouan vénère. Ils ne se gênent pas pour proclamer cette politique aussi criminelle qu'insensée. Leur bon sens et leur foi les préservent des entraînements qui pourraient être la conséquence de leurs préjugés politiques.

Ils ne peuvent surtout se faire à l'idée de l'éviction des congrégations religieuses, dont pas une seule, pour le dire en passant, n'a été dispersée dans le département. Le préfet, qui est protestant, montre plus de tolérance et de savoir-vivre que beaucoup de mauvais catholiques. Il obéit, en fermant les yeux, à une sage inspiration.

Malheur à la République si elle s'obstine dans la voie des persécutions religieuses où elle est entrée. Elle perdra à Lourdes ses plus chauds partisans.

LÉONCE DE LA RALLAYE.

CEUX QU'ON PLEURE

La vie est bien changée du jour où l'on a déposé dans la terre le corps d'une personne aimée ; que de choses vous inquiètent auxquelles vous n'aviez jamais songé ! C'est une image qui ne reste pas toujours à vos côtés, mais qui vous apparaît tout-à-fait au moment le plus inattendu, et qui vient vous glacer au milieu d'un plaisir ou d'une fête, qui arrête ou tue un sourire qui allait fleurir sur les lèvres. Il ne faut, pour l'évoquer et la faire apparaître, qu'un mot qui était familier au mort, qu'un son, qu'une voix, qu'un air que l'on chante au loin et dont le vent vous apporte une bouffée ; il ne faut que l'aspect et l'odeur d'une fleur pour qu'on revoie à l'instant cette triste et chère image, et qu'on ressente au cœur comme une pointe aiguë, la douleur des adieux et de l'éternelle séparation.

De ce jour on a une partie de soi-même dans la tombe ; de ce jour on ne se livre plus au monde et à ses distractions qu'en s'échappant, et au risque d'être à chaque instant ressaisi et ramené au cimetière. En effet, on a enterré dans leur tombe tout ce qu'on aimait avec eux, et les fleurs cultivées ensemble et les chagrins subis ensemble, toutes choses qui nous rappellent les morts et nous parlent d'eux.

... Quel triste privilège a donc l'homme entre tous les êtres créés, de pouvoir ainsi par le souvenir et par la pensée suivre ceux qu'il a aimés dans la tombe et s'y enfermer vivant avec les morts ? Quelle triste privilège ! Et quel est celui de nous qui voudrait le perdre ? Quel est celui qui voudrait l'oublier tout à fait ?

A. KARR.

Avis important.—C'est avec un vif plaisir que nous recommandons au public l'établissement de nouveautés de MM. Pilon et Cie., surtout depuis que cette maison bien connue a adopté le système de ne vendre ses marchandises qu'à un seul prix, et nous sommes certains que les acheteurs y trouveront entière satisfaction. Cette maison achète pour argent comptant et ne fait pas pour un sou de crédit, ce qui lui permet de vendre à très-bas prix, car elle n'a pas à payer des intérêts, etc., comme les maisons qui achètent à crédit, et qui, par conséquent, sont obligées de vendre leurs marchandises plus cher, afin de faire des profits. Toutes les marchandises sont marquées en gros chiffres, afin que l'acheteur puisse comprendre et s'éviter le trouble de marchandiser. Un système que vient aussi d'inaugurer cette maison et que l'acheteur intelligent ne peut manquer de saisir, est une remise de 5 par cent sur toutes les emplettes faites à cette maison, et qui est une preuve de sa grande libéralité envers les acheteurs, qui, de plus, sont servis avec célérité. Enfin, à plus d'un titre cet établissement mérite l'encouragement du public.